

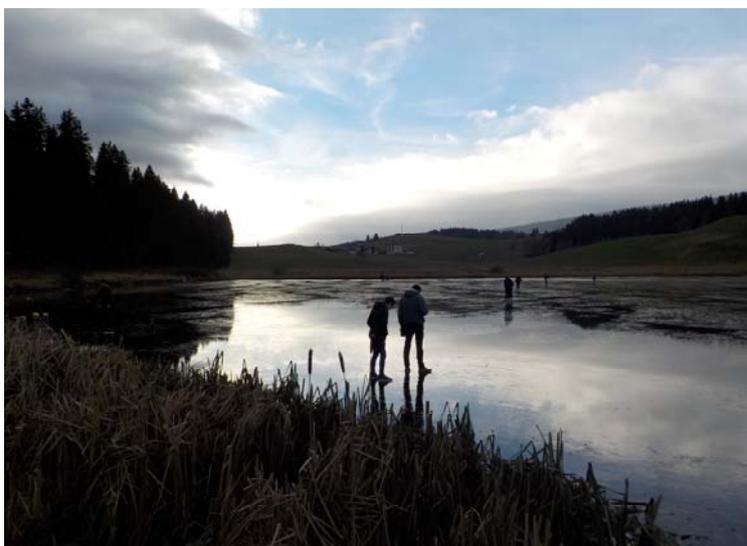
On patine au lac Ter

La neige était venue puis repartie. On n'y croyait donc pas trop, à ce début d'hiver. Et puis la bise est apparue, suivie bientôt de nuits froides qui ont permis à nos étangs ou petits lacs de geler, en particulier le lac Ter.

Là-bas, ce dimanche 11 novembre 2016, y a du monde. Mais l'étang présente une couleur lumineuse sous ce ciel aujourd'hui gris ou voilé qui ne laisse pas filtrer un rayon de soleil. C'est comme s'il était encore en eau. Et effectivement il y a une couche de quelques mm sur toute la surface. Mais c'est sans conséquence pour la solidité de la glace qui est désormais à toute épreuve. Par ailleurs le gardien est là qui veille. Pas de problème. Et demain j'ouvre tout le lac, dit-il. Si même il ne l'a pas fait déjà quelques instants plus tard.

40 personnes à peu près sont là. Cela reste discret, avec des chiens qui se mouillent les pattes mais ne se refusent pas à arpenter la glace dans tous les sens. On est bien. C'est donc ainsi la première fois de la saison. On se réhabitue vite. Patiner, cela reste une impression merveilleuse. Et même que la glace n'est pas d'une pureté admirable, deux ou trois coups de patins et te voilà déjà au milieu du lac, ou presque. On voit du monde. On discute, de la glace bien entendu, on photographie, on regarde, Le Lieu, là-bas au couchant, le Crêt à Badaud, le Séchey que l'on a laissé derrière soi. C'est ici en vérité un coin d'une tranquillité absolue, on entend juste passer les trains du côté de la Combe, et surtout d'un charme tout particulier. Il n'y a ainsi qu'un Lac Ter au monde, et quand on le sait, on l'apprécie d'autant plus !

Au retour, passant par les Cruilles, la glace y sera moins sûre. On n'osera pas l'arpenter en son entier. On devient timoré, avec l'âge. Et puis au final, tant pis, mieux vaut la prudence que de finir au fond de l'eau. Avec la température qu'elle a, ce ne doit pas être trop agréable d'aller rendre visite aux poissons qui l'habitent !



11 décembre 2016.



Le Crêt à Badaud ce dimanche 11 décembre 2016.

Le lendemain, lundi 12 décembre, la glace sera entièrement gelée. Moins de monde, 12 personnes tout au plus. La lumière du soleil est si rasante qu'elle vous éblouit si nous n'avez pas eu la précaution de prendre vos lunettes. Il faut patiner à l'ombre du revers. La glace y est probablement plus solide encore. Elle va extra, diraient certains. Et toi, tu peux t'en donner à cœur joie, allez, patine, patine, ne t'occupe que de toi, de ta forme, de ton plaisir. C'est là l'entraînement pour la prochaine saison de ski, car ainsi que toujours tu as tes bâtons. Il te les faut, pour l'équilibre, pour ta satisfaction personnelle, pour te pousser surtout. C'est formidable. Et tu vas, et tu t'en rends compte, tu es heureux comme un gamin de douze ans. C'est d'aujourd'hui, mon gaillard, que tu sais patiner, que tu en ressens les impressions qui sont merveilleuses. Tu vas presque tout seul. Tu peux faire dix fois l'aller et retour que tu ne sens rien, aucune fatigue. C'est ça qui est formidable. Patine, patine. Des joies élémentaires voire primitive, toutes simples surtout.

Et il te revient alors, car tu as quand même un peu l'âme d'un poète, les images de Brugel qui aimait à mettre de petits patineurs sur les rivières et les étangs qu'il peignait. Mais la plus belle reste naturellement les chasseurs dans la neige. L'une des œuvres les plus fondamentales de la peinture occidentale. Une peinture parfaite, envoûtante, sur laquelle tu as discouru une bonne dizaine de fois. Mais serait-il interdit de recommencer ? Allez, encore une fois, juste une fois, la dernière, c'est pas grave...



Au-delà des roseaux, le Crêt à Badaud...



Par delà le lac, Le Lieu !



Mais laissons ce petit univers enchanté pour aller à d'autres paysages par la discrète Combe des Vyffourches.

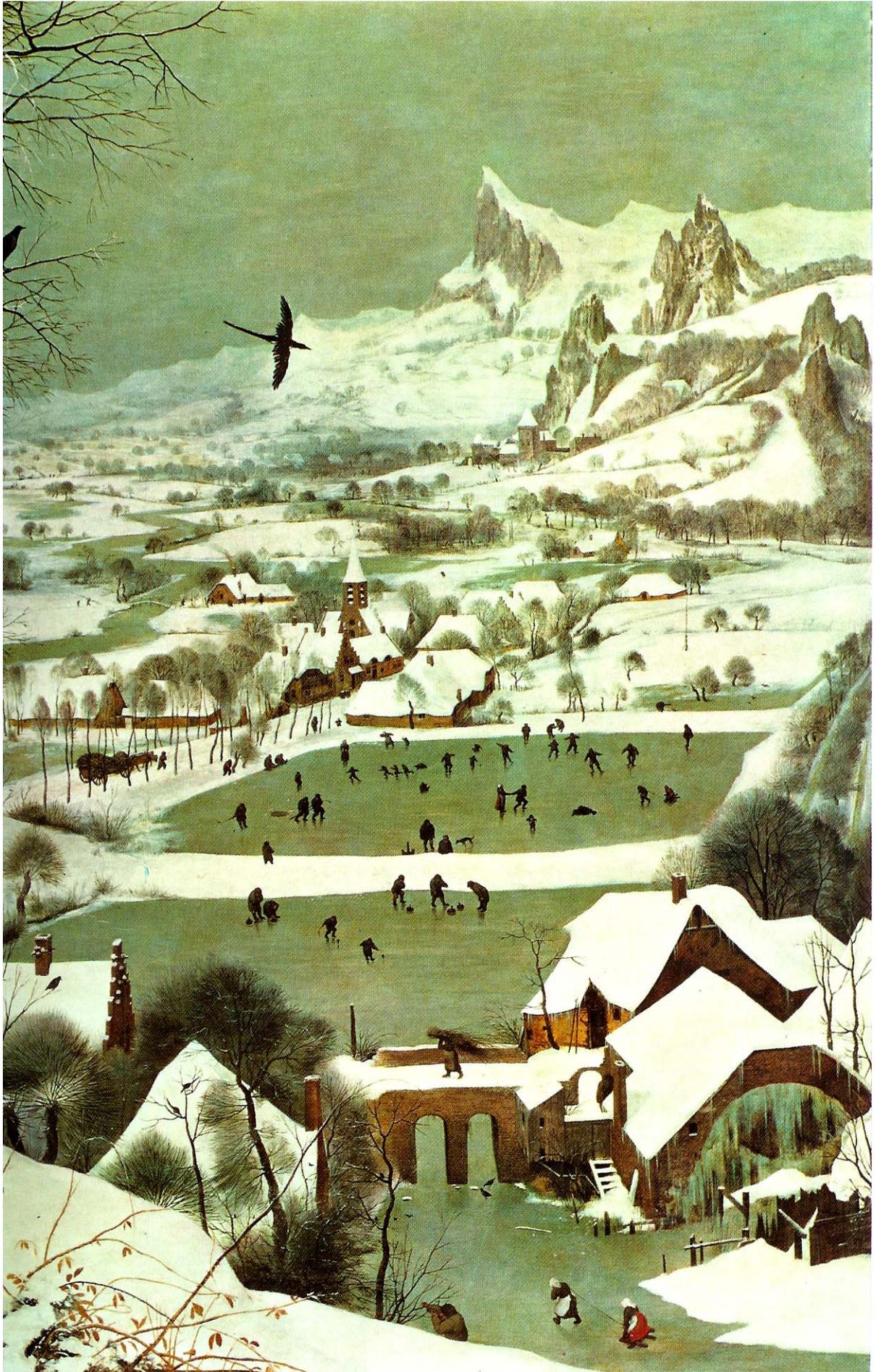




Les Vyffourches, hameau autrefois dépendant certes du Séchey, mais néanmoins gardant une certaine autonomie.



Une belle ferme à l'ancienne. Le charme en est certain. Et d'autant plus quand le soleil se couche.



Brueghel est donc de retour. Précisons tout d'abord que cette peinture fait partie d'une série représentant les saisons ou les mois et qu'elle a été peinte en 1565. Inutile de dire qu'elle est extraordinaire et qu'elle constitue l'une des plus formidables œuvres de toute la peinture occidentale. Elle est intemporelle. Elle pose aussi pas mal de questions.

Tout d'abord, la première, toute bête voire enfantine, est-ce que Bruegel faisait du patin, ou tout au moins en avait-il fait ? Etat qui lui aurait permis de savoir qu'elles sont les joies de ce genre de loisir et comment on peut faire pour les exprimer au mieux.

Sa maîtrise des couleurs est stupéfiante. Il arrive de cette manière à donner à la glace non seulement sa couleur, mais aussi sa texture, voire même sa solidité. A voir la masse gelée qui enserre la roue du moulin, on peut imaginer des températures frigorifiantes, et surtout une glace d'une solidité maximale, dix centimètres et plus. Et non seulement les étangs sont gelés, qui sont probablement de création humaine pour avoir du poisson à volonté et à proximité immédiate en belle saison, mais aussi les rivières et les canaux dont l'eau est d'ordinaire courante et par conséquent offre plus de résistance au gel.

Bref, tout a gelé et c'est ainsi que l'on peut désormais aller partout sur la glace, à pied ou en patin, que l'on ne risque rien.

Bruegel certes compose. Il n'est pas interdit de penser qu'un tel paysage n'existe nulle part. Et pourtant il est reconstitué avec un tel souci du détail, avec un tel génie, n'ayons pas peur des mots, qu'il paraît non seulement plus vrai que nature, mais qu'il nous semble habité. Et non pas uniquement avec ces habitants que l'on voit, tels ces chasseurs harassés qui rentrent d'une battue peu productive, non uniquement avec ceux-là qui s'affairent autour d'un foyer qu'ils ont allumé à notre avis beaucoup trop près de la maison ou tous ces autres qui s'amusent sur l'un ou l'autre de ces étangs, mais ceux calfeutrés dans ces maisons que l'on suppose difficiles à chauffer. Etrange, une seule cheminée fume. Economise-t-on son bois de feu pour ne mettre en service les cheminées qu'à la fin de la journée, quand vraiment la température est descendue si basse qu'il est vraiment nécessaire de faire du feu ?

On ne peut que comprendre que Bruegel ait voulu un cadre superbe pour placer en priorité ses petits bonhommes, des gamins, qui ne sont pas là des faire valoir, mais de petites personnes à part entière. Ils sont peints d'une manière certes sommaire. Et pourtant, et c'est l'incroyable, et c'est là que Bruegel apparaît dans son plus formidable génie, ils vivent. Tous, du premier au dernier, du mieux positionné au plus informe. Ils sont des bras, des jambes et ils les font aller. Ils se poursuivent, ils s'appoient, ils se tirent ou se poussent. L'un fait même le mort couché sur la glace. Ils jouent à ces jeux de là-bas, pour l'un avec une sorte de toupie, et pour l'autre avec des cruches qui ont une similitude frappante avec les pierres du curling actuel. Bref, c'est là une composition savante, réfléchie sans aucun doute dans les moindres détails, et qui pourtant paraît être un instantané. Le petit monde figé autant qu'avait pu être l'eau des étangs et des

rivières. Auquel l'artiste a rajouté des personnages de son goût ordinaire, une vieille avec une charge de bois sur le dos, un grossier paysan qui s'agrippe aux branches à moins qu'il ne soit en train de les couper, un autre qui avec char et cheval, rentre sa provision de bois des collines.

Comble du raffinement, Breugel a fait plonger de l'un des grands arbres que l'on voit sur la gauche, une pie dans cette atmosphère glacée qui semble avoir presque coupé le village du reste du monde. Mais une pie qui n'est pas là comme un oiseau ordinaire dont il ne s'agirait qu'un de plus. C'est elle qui plus que toute autre chose donne sa profondeur au tableau, sa presque troisième dimension, son espace. Et cet oiseau, il l'a peint avec finesse, conscient sans aucun doute de son importance pour l'équilibre parfait de sa peinture. Va-t-il la vendre, et à quel prix. Mais ce serait à notre avis un scandale qu'un seul homme puisse la posséder. Elle est patrimoine de l'humanité, elle ferait à elle seule que l'on puisse souhaiter que celle-ci puisse durer toujours.

Au premier plan, des ronces. C'est juste derrière que le peintre aurait pu se mettre s'il peignait dans la nature et qu'il offrait réellement une vision photographique de ce paysage enchanté malgré qu'il soit si rude et si froid. Mais non, il fera peut-être certes quelque esquisse sur un carnet, mais pour l'essentiel c'est dans un atelier bien chaud, se souvenant des impressions qu'il avait pu ressentir dans quelque paysage de ce type, qu'il peindra son chef-d'œuvre. Celui-ci destiné à nous hanter toujours, mais aussi à nous émerveiller à chaque fois qu'on le redécouvre.

On le regarde, on le scrute, on l'analyse. On va dans les moindres recoins. On pénètre même dans les maisons pour tenter de découvrir ceux qui les habitent et s'enquérir, si faire se peut de leur philosophie ou de leur vision du monde. On écrit. On tourne la page. Et tout est à recommencer !

Il y a là, c'est une vérité, quelque sortilège que l'on ne saurait expliquer.